

Festivalissimo Écrans festifs et engagés

Emmanuel Poisson

Volume 24, Number 2, Spring 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33613ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Poisson, E. (2006). Festivalissimo : écrans festifs et engagés. *Ciné-Bulles*, 24(2), 16–18.



Écrans festifs et engagés

EMMANUEL POISSON

Du 2 au 12 mars dernier, Festivalissimo fêtait son 10^e anniversaire. Surprenant si l'on songe aux difficultés rencontrées par certains festivals! Preuve que la patience et le dur labeur finissent toujours par porter fruit. Loin des projecteurs et du brouhaha médiatique, l'événement a patiemment construit son image, son public et sa programmation afin de devenir aujourd'hui le lieu incontournable des aficionados des films hispanophones et lusophones.

Né en 1996, de l'initiative d'Elisa Pierna, directrice de l'événement, alors enseignante passionnée de cinéma et désireuse de faire connaître les films de sa terre natale d'Espagne aux amis et aux curieux, le petit projet est devenu aujourd'hui un événement respecté. Limité à quelques films espagnols la première année et suivi par seulement 25 spectateurs (!), le Festival s'est étoffé progressivement et présente, 10 bougies plus tard, une riche programmation composée de courts et de longs métrages de fiction et de documentaires de 10 pays ibéro-latino-américains (l'Argentine, le Brésil, l'Espagne, le Mexique, le Portugal, le Pérou, l'Uruguay, le Chili, ainsi que le Canada et les États-Unis). À l'instar de la programmation, le public a augmenté au fil du temps, se diversifiant d'autant. Petit à petit la moyenne d'âge a baissé, le nombre de pays a augmenté, les langues se sont mélangées et les films d'auteur se sont multipliés.

Pour le programmeur de l'événement, Yuri Berger, il était impératif de montrer la grande créativité des pays latino-américains, puisque seuls quelques-uns de leurs films obtiennent une fenêtre de diffusion dans les festivals généralistes de Montréal. Avec Festivalissimo, ils occupent le haut de l'affiche! Mais la mission que se sont donnée les organisateurs va encore plus loin. En marge des activités artistiques se tiennent Les Rencontres Nord-Sud, une occasion offerte aux producteurs et aux distributeurs en cinéma et télévision du Canada et d'Amérique latine de développer, entre autres, des coproductions et de favoriser une diffusion croisée des différentes cultures. Car, au fil des rencontres avec les intervenants, il ressort qu'il y a autant un marché pour les films latino-

américains au Québec qu'un désir croissant des Sud-Américains de découvrir une cinématographie nord-américaine différente des prévisibles productions hollywoodiennes.

Mais Festivalissimo, c'est surtout une véritable *moestra*, c'est-à-dire un temps et un lieu pour montrer et faire découvrir une culture riche et diversifiée. En plus des films présentés, les spectateurs sont invités à découvrir des expositions d'artistes visuels, à assister à un spectacle de tango, à faire la fête lors de la *movida*, où les gourmands peuvent se régaler d'un *chocolate con churro* aux petites heures du matin. Des moments qui confèrent à l'événement un aspect profondément familial, à l'image de ces rafraîchissements offerts gratuitement aux spectateurs attendant en ligne au Cinéma du Parc ou des 300 places gratuites offertes aux fidèles spectateurs pour le concert de clôture. On l'aura compris, la particularité et le charme du Festival repose beaucoup sur son atmosphère joyeuse et décontractée. En un mot, l'esprit latin est autant dans la salle que sur l'écran.

L'édition 2006 mettait à l'honneur l'Argentine et le Portugal. Les documentaires et les courts métrages avaient chacun leurs places réservées, les uns au Cinéma ONF et les autres à Concordia. Une section était dédiée aux films classiques, une autre aux films pour enfants et une dernière aux films faits au Canada et aux États-Unis par des hispanophones. Sur les 30 longs métrages au programme, la position dominante des 5 cinématographies traditionnellement les plus importantes que sont l'Argentine, le Brésil, l'Espagne, le Mexique et le Portugal se manifestait clairement tant en volume qu'en diversité et qualité. Mais le Festival était également l'occasion de confirmer l'arrivée d'une nouvelle garde de cinéastes et l'émergence cinématographique progressive de nouveaux pays (Chili, Pérou, Uruguay). Il y en avait pour tous les goûts! Retour sur quelques productions.

Mi mejor enemigo (Mon meilleur ennemi) d'Alex Bowen, nous rappelle que la guerre a failli éclater entre les deux dictatures sanglantes de l'Amérique du Sud, le Chili et l'Argentine, en 1978. Mais l'action est ailleurs, sur le front, avec une patrouille de cinq

soldats chiliens envoyés dans les plaines désertiques de la pampa pour délimiter la frontière séparant les deux pays limitrophes. Perdus, ils se retrouvent dans un face à face particulier avec leurs frères ennemis : une patrouille argentine. À la fois drame, comédie, conte et fable, le film montre que les stéréotypes de chacun des voisins sont les premiers obstacles à la compréhension mutuelle. Se situant dans la lignée de **Joyeux Noël** de Christian Carion, mais en moins classique et en bien plus truculent, **Mi mejor enemigo** souligne combien les hommes sont fragiles lorsqu'ils sont prisonniers de leurs préjugés et de l'ordre militaire.

Premier long métrage d'un jeune réalisateur péruvien, **La Mujer de mi hermano (La Femme de mon frère)** fait la preuve que les autres pays latins possèdent une pépinière de talents pour produire des films techniquement parfaits. Parfois trop lisse tant pour la plastique de Barbara Muri, vedette de *soap-operas* mexicains, que pour la photographie et la réalisation, le film, qui raconte les déboires d'une femme mariée qui n'est plus désirée, suscite quand même un certain intérêt. En effet, cette exploration des relations humaines démontre que les apparences sont trompeuses et se termine assez singulièrement pour nous inviter à prêter attention aux prochains films moins formatés de Ricardo de Montreuil.

Dans un registre divertissant, **20 cm**, une production espagnole, décrit de manière directe et fantaisiste les désarrois d'un transsexuel dont l'identité féminine complète repose sur l'opération radicale. Mélangeant allègrement les moments quasi anthropologiques et documentaires avec des scènes de comédies musicales ouvertement gaies, l'œuvre est drôle et troublante. Filmée avec une franchise tout espagnole qui montre sans détour les situations les plus crues, elle repose entièrement sur les épaules de l'actrice qui compose tout un personnage de transsexuel en devenir avec ses 20 cm entre les jambes.

L'art si particulier de la littérature sud-américaine de raconter des épopées mettant en jeu plusieurs générations d'une même famille qui affrontent l'Histoire se trouve magnifiquement illustré dans **Casa de areia (La Maison de sable)**. Une mère et sa fille, emmenées de force par un mari obsédé par la possibilité de créer une colonie dans les terres arides du sud du Brésil, se retrouvent seules face aux éléments et doivent survivre. Leurs efforts pour d'abord fuir cet environnement hostile et ensuite s'en accommoder composent un récit où la beauté magnifique du désert incarne la toute-puissance de la nature devant laquelle l'humain n'est rien.

À mille lieux des régions désertiques, **En la cama (Dans le lit)** du Chilien Matias Bize est un huis clos dont l'action se limite aux quatre murs d'une chambre de motel miteux. Deux inconnus font l'amour et se découvrent mutuellement au petit matin. Filmé avec un cadre instable, monté de manière très syncopée, multipliant les angles et les faux raccords, **En la cama** trouve avec



De haut en bas : **Mi mejor enemigo**, **Casa de areia** (PHOTO : VANTOEN PEREIRA JR.),
En la cama et **Crime delicato**

justesse l'équilibre entre travail formel et mise en valeur du jeu d'acteur. Ce film sensuel qui caresse les corps et effleure les émotions de ses protagonistes explore les méandres des sentiments et des motivations de deux êtres qui se cherchent et ne peuvent se (re)trouver.

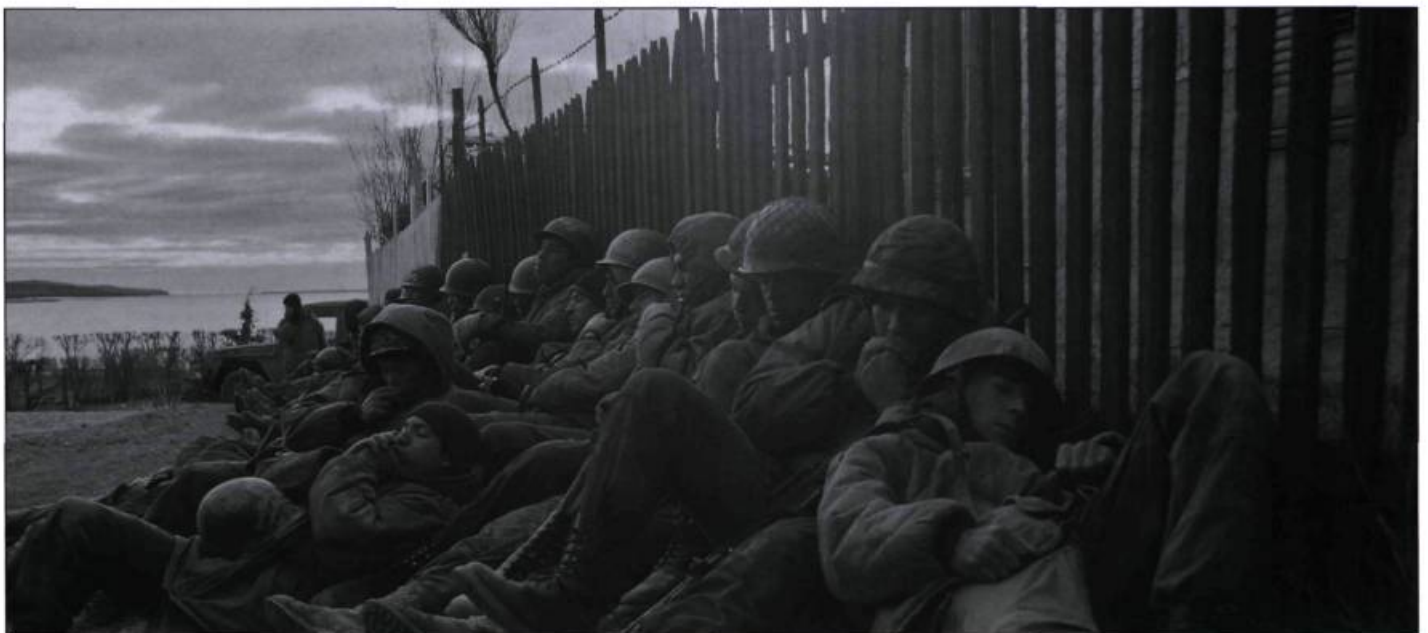
De son côté, **Crime delicado (Crime délicat)** met en scène un critique de théâtre, Antonio Marins, dont la vie va basculer au hasard d'une rencontre. Ce film singulier et austère de Beto Brant est composé de longs plans statiques qui s'attardent sur les individus et jouent sur les points de vue. Le film est un parcours dont nous déroulons le fil. Après avoir suivi Marins dans son quotidien solitaire et gris de critique qui ne vit qu'à la troisième personne, nous devenons Ines l'unijambiste dont Marins s'éprend. Ce dévoilement, progressif et successif des motivations profondes animant les personnages, s'inscrit dans un mouvement double qui dévoile les êtres et éclaire sur le processus de création artistique par le passage de la fiction au documentaire.

Également à cheval entre la tradition documentaire et fictionnelle, **Los Muertos (Les Morts)** du cinéaste argentin Lisandro Alonso est la longue quête d'un homme libéré après 30 ans de prison, voulant retourner chez lui. Ce périple constitue le fil d'un récit au rythme lent qui montre la réalité crue des déshérités et le difficile réapprentissage de la vie. Tourné avec des acteurs non professionnels, **Los Muertos** refuse la dramatisation et les dialogues pour se concentrer sur la captation du réel filmé de la manière la plus neutre. Une œuvre forte et intense.

Si la lenteur de **Los Muertos** n'est pas sans évoquer **Au fil du temps** de Wim Wenders, les partis pris de Carlos Reygadas dans **Batalla en el cielo (Bataille dans le ciel)** s'inscrivent, eux, clai-

rement dans le prolongement du style épuré de Robert Bresson. Représentant de la nouvelle génération mexicaine, Reygadas, qui s'est fait remarquer avec **Japon**, poursuit la même démarche esthétique avec ce récit d'une rédemption. Le film est déconcertant par sa manière singulière de filmer les personnages et les situations. Parfois, le cadre semble errer sans objet précis dans une quête de sens incertaine. L'histoire se construit progressivement par bribes abandonnées parcimonieusement au spectateur. Marcos travaille pour un général. L'enfant qu'il a enlevé est mort, que faire maintenant? Marcos se confie à Ana, la fille de son patron qui se prostitue. L'aveu va mener au plaisir des sens, puis de nouveau au meurtre, puis à la pénitence, et finalement peut-être à la rédemption... Le travail formel de Reygadas est parfaitement maîtrisé, son refus des conventions est intelligent, mais le spectateur peut parfois rester à l'écart.

Enfin, terminons par un film qui sera prochainement distribué au Québec. **Iluminados por el fuego (Béni par le feu)** est emblématique de ces films récents qui font un retour sur le passé pour favoriser la prise de conscience et le travail de mémoire. Premier film argentin tourné sur la guerre des Malouines, l'œuvre de Tristan Bauer fait un va-et-vient entre le présent et le passé pour mieux comprendre le suicide d'un vétéran. Film dur, mais nécessaire, **Iluminados por el fuego** évoque la descente dans l'enfer de la guerre pour trois jeunes conscrits. Vingt ans après, Esteban se souvient de cette époque douloureuse, de l'aveuglement obtus de la dictature qui envoie ses soldats se battre sans préparation et les broie avant même qu'ils combattent. Similaire parfois dans sa structure au récit classique de guerre, le film de Bauer s'en distingue toutefois par une authenticité et une manière émouvante de filmer la fragilité des hommes face aux horreurs du combat. À ne pas manquer. ■



Iluminados por el fuego